Gradhiva

Revue d'anthropologie et d'histoire des arts

5 | 2007

Sismographie des terreurs

« Génocides. Lieux (et non-lieux) de mémoire ». Revue d'histoire de la Shoah, 2004

Régis Meyran

Édition électronique

URL : <http://journals.openedition.org/gradhiva/835>

DOI : 10.4000/gradhiva.835

ISSN : 1760-849X

Éditeur

Musée du quai Branly Jacques Chirac

Édition imprimée

Date de publication : 1 mai 2007

Pagination : 138-139

ISBN : 978-2-915133-55-4

ISSN : 0764-8928

Référence électronique

Régis Meyran, « « Génocides. Lieux (et non-lieux) de mémoire ». Revue d'histoire de la Shoah, 2004 », *Gradhiva* [En ligne], 5 | 2007, mis en ligne le 10 décembre 2008, consulté le 21 septembre 2020. URL : <http://journals.openedition.org/gradhiva/835> ; DOI : <https://doi.org/10.4000/gradhiva.835>

Ce document a été généré automatiquement le 21 septembre 2020.

© musée du quai Branly

« Génocides. Lieux (et non-lieux) de mémoire ». Revue d'histoire de la Shoah, 2004

Régis Meyran

RÉFÉRENCE

« Génocides. Lieux (et non-lieux) de mémoire ». Revue d'histoire de la Shoah, le Monde juif 181, 2004, juillet-décembre 2004, 484 p.

- 1 Dans les années 1980, Pierre Nora lançait une vaste étude sur les « lieux de mémoire » qui consistait, écrivait-il en introduction, à mettre en évidence la parenté secrète liant les « mémoriaux vrais » (monument aux morts, panthéon) avec d'autres objets : musées, commémorations, archives. Puis il étendit la notion aux institutions, voire aux mythologies d'une nation¹. Le projet, qui connut un grand succès, a aussi été critiqué. Mais il proposait rien moins qu'une réflexion générale sur les traces matérielles et immatérielles du passé. Le concept de « lieu de mémoire », quoi qu'il en soit, est désormais d'usage courant.
- 2 Quelques années plus tard, un ethnologue, Marc Augé, proposait quant à lui un tout autre concept, celui de « non-lieu » anthropologique. Contrairement au lieu anthropologique, qui est un espace où se mêlent des signes identitaires, relationnels et historiques où les individus peuvent fabriquer du sens, le non-lieu est non identitaire, non relationnel et non historique². Il est un « espace d'anonymat » où le sens est absent : les exemples qu'il prend vont du hall d'aéroport aux camps de transit pour réfugiés.
- 3 Ces deux récapitulatifs étaient nécessaires pour introduire un remarquable numéro de la *Revue d'histoire de la Shoah*, qui s'intitule justement : « Génocides. Lieux (et non-lieux) de mémoire ». Il ne sera pas question ici de résumer les vingt-quatre contributions à ce gros volume, mais plutôt d'en cerner l'intention. Pour dire les choses simplement, il

s'agit là de poser la question de ce que peut être un lieu de mémoire dans le cas d'un génocide. Car, comme le rappelle en introduction le rédacteur en chef de la revue, Georges Bensoussan (11-36), l'un des points communs aux génocides (ceux commis par les nazis contre les Juifs et les Tziganes, par les Khmers rouges sur leurs concitoyens, par les Hutu sur les Tutsi, ou encore le génocide arménien commis par les Jeunes-Turcs) est que ceux qui les ont perpétrés ont tout fait pour qu'il ne subsiste plus aucune trace de leur crime. Si on ajoute à cette destruction des traces la réticence (à des degrés divers) des pouvoirs publics à promouvoir la mémoire d'un massacre, assimilable à une sorte de « déni » collectif, on aboutit à la conclusion qu'il est souvent difficile de faire d'un génocide un lieu de mémoire : bien souvent le génocide est presque un non-lieu, tant au niveau des traces matérielles qu'au niveau de la mémoire nationale.

- 4 De cela, le cas de l'effacement des traces de la Shoah en Pologne est parfaitement représentatif, comme le rappelle Olivier Vallade (157-164). En effet, alors que les nazis décident de planifier dans le plus grand secret la « solution finale de la question juive » à la conférence de Wannsee (20 janvier 1942) et que, dans la foulée, des grands centres de mise à mort sont construits en Pologne (Belzec, Sobibor, Treblinka et deux bunkers à Auschwitz-Birkenau), Himmler charge l'un des commandants des sections meurtrières Einsatzgruppen, l'architecte Paul Blobel, d'« effacer les traces des exécutions ». Il s'agit là d'une mesure d'hygiène (les fosses de cadavres en décomposition risquent d'infecter les nappes phréatiques avoisinantes) mais aussi de l'aboutissement d'une logique consistant à éliminer toute trace, physique ou culturelle, pouvant rappeler que les victimes ont existé. Blobel forme alors un commando (nom de code « 1005 ») pour incinérer les cadavres à ciel ouvert. Le système est un temps abandonné après la mise en fonctionnement des fours crématoires, puis réappliqué après mai 1944, quand les fours se trouvent « saturés ». L'effacement des traces se poursuit avec la destruction totale des camps de Belzec, Sobibor et Treblinka, et avec celle des crématoires de Birkenau. L'auteur conclut en évoquant la visite qu'il fit des camps polonais : il faut souvent, dit-il, faire preuve de « beaucoup d'imagination pour se représenter la réalité des choses... » Le travail des nazis a été particulièrement abouti à Belzec, où on ne voit que des champs et des arbres. On voit le danger : c'est bien sûr à partir de tels non-lieux que se développent les négationnismes.
- 5 Autre cas de figure, mais dramatiquement semblable : Yves Ternon (291-304) rappelle qu'il n'existe « aucun monument, aucune pierre, aucune inscription » qui marquerait les lieux des charniers qui virent le jour au moment des massacres par les ultranationalistes turcs sur les Arméniens, entre 1915 et 1916. Pourtant, il y eut bel et bien génocide : le mouvement des Jeunes-Turcs voulait une Turquie parfaitement « turquifiée », c'est-à-dire purifiée de toute minorité ethnique, religieuse ou nationale : d'où les déportations, les meurtres de masse. En outre, l'État turc élaborait la seule forme connue à ce jour de « négationnisme d'État » : sous Mustafa Kemal, les Arméniens furent effacés de l'histoire nationale officielle, et toute trace culturelle arménienne (monastères, églises) fut systématiquement détruite. Et jusqu'à aujourd'hui, l'État refuse de reconnaître le génocide ; il est même allé jusqu'à renverser la culpabilité en érigeant en 1999 un monument pour commémorer le supposé massacre des Turcs par les Arméniens – pure invention.
- 6 Le numéro traite aussi d'autres mémoires problématiques : le génocide des Tziganes, dont l'étude historique est difficile et encore en chantier, et qui constitue « presque » un non-lieu de mémoire, écrit Emmanuel Filhol ; l'extermination des handicapés par les

nazis (l'opération « T4 ») qui est, selon Édouard Husson, un lieu de mémoire « négligé » ; l'émergence d'un négationnisme au Rwanda (Yves Ternon) ; l'« amémoire » du génocide cambodgien perpétré par les Khmers rouges, en grande partie tombé dans l'oubli puisque, notamment, les rares lieux de mémoire sont boudés par les visiteurs cambodgiens (Jean-Louis Margolin).

NOTES

1. Pierre Nora, « Préface à l'édition Quarto, 1997 », in Pierre Nora, éd., *Les Lieux de mémoire*, 3 tomes. Paris, Gallimard (« Quarto »), 1997.
 2. Marc Augé, *Non-lieux. Introduction à une anthropologie de la surmodernité*. Paris, Éditions du Seuil (« La Librairie du XXI^e siècle »), 1992.
-

AUTEUR

RÉGIS MEYRAN

meyrandr@yahoo.fr